

LOERTSCHER Clive, 17 octobre 1948

Le texte qui suit a été écrit au moment de ma sortie du PSO au début 1981. Il répond, à vif pourrait-on dire, aux questions posées 35 ans plus tard par le questionnaire.

C. Loertscher, 3 janvier 2018

Il était une fois un jeune homme, ni beau, ni laid, ni génial, ni idiot. Son enfance lui avait fait connaître les joies d'une bande de quartier ouvrier et les fins de mois pénibles, lorsque sa mère l'envoyait chez l'épicier acheter deux ou trois choses 'à mettre sur le carnet, s'il vous plaît'. Bien sûr ses parents s'engueulaient plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité, mais il se sentait tout de même bien au milieu de ce monde délimité par les répétitions de la fanfare des collègues, les copains d'école et les colonies de vacances.

Pendant de nombreuses années, il n'avait pas vraiment compris qu'il venait d'un milieu modeste. A l'école, il savait bien que certains avaient des pères ingénieurs, colonels ou même conseiller d'Etat. Mais tout le monde s'habillait un peu la même chose en classe et la frontière de l'argent ne se marquait pas là : l'essentiel était d'être propre. Or tout petit Suisse est propre... Oh, bien sûr, il sentait bien que la collection complète de Tintin était à jamais un rêve inaccessible pour lui, contrairement à l'un de ses meilleurs amis d'alors qui retirait un prestige certain de ce trésor, comme de ses centaines de petits soldats avec lesquels ils refaisaient les guerres chaque mercredi après-midi. Mais il sentait aussi que jamais son copain n'avait éprouvé autant de plaisir que lui, lorsqu'il reçut 'Coke en stock' pour ses 10 ans.

Ce n'est que lorsqu'il pénètre dans l'appartement de certains de ses amis de classe qu'il comprit vraiment d'où il venait : jusqu'alors, il n'avait jamais imaginé que l'on puisse manger dans une pièce - la salle à manger - et que l'on cause dans une autre - le salon; que ses copains avaient un bureau à eux alors que lui travaillait sur la table de la cuisine ou sur la table du dimanche de la 'chambre à manger', comme disait sa mère. Et tous ces guéridons, ces petites tables et ces meubles d'angle ! Il n'avait jamais vu ça : chez eux, il n'y avait qu'un 'servir-boy' où l'on posait les assiettes à dessert le dimanche à midi. Mais enfin, ses parents s'arrangeaient pour qu'il n'ait pas trop à sentir cette différence et ce n'est que plus tard qu'il se rendit compte qu'ils avaient dû faire des sacrifices pour qu'il puisse faire des études - au contraire de sa petite sœur qui, elle, se satisferait bien de l'école primaire puisque c'était une fille.

A l'adolescence, le monde lui apparaissait divisé en deux camps : ceux qui sont honnêtes, justes et qui aiment leur prochain et les autres, les hypocrites, les menteurs, les égoïstes. Ce qui est d'ailleurs une manière pas plus absurde qu'une autre de voir l'humanité. A son avis - à vrai dire fortement influencé par les organisations paroissiales qu'il fréquentait assidûment - seule une extension plus grande de l'amour chrétien permettrait, un jour, de supprimer pauvreté, injustice et malheur de la surface terrestre. C'est pourquoi il commença à s'intéresser à la doctrine sociale de l'Eglise. L'encyclique de Paul VI 'Populorum progressio' lui apparaissait alors comme le nec plus ultra dans le domaine et il était même parvenu à en faire discuter sa classe de gymnase pendant une ou deux heures de philosophie. La politique politicienne était encore éloignée de ses préoccupations, même s'il lisait très attentivement les journaux et éprouvait une grande fierté à accompagner son père au bureau de vote, ce qu'il faisait avec une grande régularité. Avec la JEC, il avait suivi - ou entendu ^{raconter} ~~raconter~~, ce n'est pas clair - un ou deux stages de réflexion sur le sous-développement, animé par un brillant économiste chrétien de Grenoble.

Son séjour d'un an aux Etats-Unis, vers 18 ans, ne lui avait pas encore fait comprendre ce qu'était l'impérialisme et de là-bas, la Suisse lui semblait vraiment un pays presque parfait. Bien sûr, on commençait alors à parler du problème des Italiens, comme on disait, mais à part ça... Lors d'un débat en classe d'instruction civique, il dût défendre le point de vue américain sur l'intervention au Vietnam. Un ou deux articles de Time Magazine et d'un hebdomadaire destinés à l'éducation politique des lycéens le convainquirent sans peine que le Vietnam du Sud avait appelé à l'aide les Américains, qui avaient fait naturellement leur devoir d'alliés, comme en 1917 ou pendant la Seconde guerre mondiale.

De retour en Suisse, il participa activement à la JEC, qui le sensibilisa rapidement à la revendication de participation des élèves. Avec d'autres, il fit ses premiers pas politiques en lançant une enquête auprès des élèves des gymnases et de l'Ecole de comm'. Son directeur n'apprécia pas du tout et le ridiculisa un jour, parce qu'il avait confondu FOMH et FMH à propos de l'ordonnance fédérale de reconnaissance de la maturité. Le syndicat, déjà...

Il passa son bac en juin 1968. Sa dissertation de français parlait de liberté, de matraques et de gaz lacrymogènes. On lui avait mis un 10 et il était sur les rangs avec deux autres gymnasiens pour le prix décerné au meilleur travail. Finalement on préféra une dissertation parlant des Grecs et de leur conception de la Cité. C'est que le texte lauréat était publié en dernière page de la Feuille, alors vous comprenez. C'est aussi l'époque où il acheta Le Monde pour la première fois. Quelle découverte ! Tous ces témoignages sur les brutalités policières (surtout celui d'un vieil homme, sûrement ancien combattant et médaillé, qui avait été matraqué à la sortie d'une bouche de métro). Soudain, sa lutte pour la participation au gymnase prenait une dimension internationale, historique. Il se sentait 'concerné', terme alors à la mode, et il éprouvait une certaine griserie d'être ainsi dans le courant.

Mais à y bien regarder, son engagement était encore très moral. Pour lui, la bourgeoisie, l'exploitation des travailleurs, la nécessité du parti, tout cela n'avait pas encore grand sens. Il fit son école de recrues dans la fanfare, où il n'eut pas trop à souffrir à vrai dire. Les luttes de soldats, on n'en parlait pas encore et s'il s'opposa à quelques occasions à ses caporaux (à part un adjudant, il n'y pas d'autres grades dans la fanfare), c'était sans une conscience claire qu'il résistait au dressage de l'institution militaire.

Un soir d'octobre pluvieux, alors qu'il était cantonné à Evolène, il apprit par téléphone que sa mère avait été renversée en fin de matinée par une voiture, sur un passage piéton, et qu'elle se trouvait à l'hôpital. Peut-être bien qu'il éprouva alors la première grande douleur de sa vie. En tout cas, son 'retour au foyer' avait un drôle de goût : sa mère à l'hôpital, sa petite soeur en train de quitter difficilement la maison pour se retrouver enceinte quelques mois plus tard. Et son père désemparé là au milieu, buvant plus que d'ordinaire. Ses débuts à l'Université furent sans doute difficiles et lui parurent mornes. Il s'était décidé pour la Faculté des Lettres, puisqu'il aimait l'histoire et qu'il n'était pas doué en maths. Très vite cependant, il se sentit mal à l'aise - maladroit même - au milieu de toutes ces jeunes filles qui avaient des états d'âme à propos de poèmes auxquels il n'entendait rien. Peut-être aurait-il dû alors suivre l'un de ses amis, qui se dépêcha de s'inscrire en Droit après deux semaines ?

Toujours est-il qu'il renonça aux Lettres après un semestre pour commencer à travailler de nuit à la poste. En effet, il s'était mis en tête de gagner de l'argent pour continuer ses études aux Etats-Unis, où l'attendait plus ou moins un amour esquissé deux ans plus tôt lors de son séjour. Remarquons que ce n'était pas son premier contact avec la vie active. Dès l'âge de 13 ans, il passait une partie de ses étés à travailler. D'abord au garage où son père était magasinier, puis comme porteur de bière chez Cardinal, manoeuvre à la Migros, porteur de paquets aux PTT à Noël, etc. Il connaissait donc déjà cette attente de la pause de dix heures ou la légèreté des vendredis après-midi d'avant le week-end. Pendant plusieurs mois, il vécut entre deux mondes, celui qu'il pensait quitter bientôt et celui qui l'attendait outre-Atlantique. Signalons que la politique avait un peu disparu de son champ de vision, complètement obstrué à ce moment par ses affaires privées.

Le destin choisit alors pour lui. Des rhumatismes, qu'il crût d'abord être une simple foulure au doigt, et une maladie de la peau l'obligèrent à passer six semaines à l'hôpital pendant un automne magnifique. Il faisait ainsi l'apprentissage de la douleur à un âge où l'on jouit plutôt de son corps, à la plage ou avec ses premiers amours. Ce qui se passa alors exactement dans sa tête, on ne le saura sans doute jamais. Il décida de reprendre ses études, en sciences politiques cette fois. Et en attendant la rentrée, il travailla plusieurs mois comme aide de bureau au service du contentieux des éditions Rencontre. Et il se remit à faire de la politique. C'était l'époque de la 'paroisse critique' qui réunissait plusieurs centaines de personnes désireuses de vivre chrétiennement leur engagement, de porter témoignage comme ils disaient. On l'a vu alors défendre la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans une assemblée publique à Prilly où il s'affrontait à un ponte du parti libéral et professeur d'Université. C'était aussi l'époque de la première initiative Schwarzenbach et il participa à une mémorable occupation de la Cathédrale en interrompant le culte du dimanche et en distribuant des tracts aux fidèles héberlués. Quelle fierté il éprouva ce jour-là lorsqu'il téléphona la nouvelle aux journalistes et donna sa première conférence de presse ! Et le lendemain, au bureau, lorsqu'il lut les articles dans la presse locale !

C'était aussi l'époque des élections communales en automne. Un affiche, montrant un vieillard barbu sur fond noir, avait fait parler d'elle. Il participa à une assemblée électorale du POP, le parti communiste du lieu, tout seul, pour se faire une idée. Il demanda même, après le meeting, au responsable de ce parti ce qu'il pensait de ce nouveau parti, la LMR. Il ne savait manifestement pas encore quelles haines pouvaient surgir au sein des familles politiques et il fut étonné de la réponse méprisante et violente que lui fit le vieux politicien, qui tenta par ailleurs de le recruter à son parti en lui vantant les résultats économiques de l'Allemagne de l'Est ("la 7ème puissance industrielle au monde !").

Pendant cette époque il faisait des lectures commentées d'ouvrages politiques avec ses amis de la 'paroisse critique': Réforme ou révolution, de Gorz ou encore le Petit Livre rouge de la défense civile. C'est d'ailleurs à propos de cet opuscule, qui soulevaient les passions à gauche, qu'il participa à son premier comité unitaire. Et qu'il y vit pour la première fois des gens de la Ligue. Il en vint à distribuer, ^{à la gare} plusieurs matins froids de décembre, ~~à la gare~~, un tract où apparaissait notamment la signature de la LMR. Il faut dire qu'il avait un peu l'impression de frayer avec le diable, avec ceux qui rejettaient toutes les illusions humanistes et chrétiennes sur l'amélioration du genre humain. Il sentait que c'était là des gens qui faisaient un vrai travail politique, sans concessions, efficace et tout. Le souffle de l'Histoire, à nouveau, l'effleurait.

Il voulut alors en savoir plus sur ce marxisme qui faisait tant parler de lui et fascinait tellement une partie de ses amis de la 'paroisse critique'. Le 1er Mai, il acheta le Manifeste communiste, le lut, l'annota. Dans les marges de son exemplaire, on peut encore distinguer des remarques au crayon sur la rigidité de la condamnation de Marx à l'égard du socialisme chrétien ("Le socialisme chrétien n'est que de l'eau bénite avec laquelle le prêtre consacre les rancunes de l'aristocratie") ou l'expression de doutes sur la disparition des classes sociales après la révolution. Il acheta aussi peut-être un fois ou l'autre ce nouveau journal appelé La Brèche, dont les analyses rigoureuses l'attiraient, alors que l'intransigeance politique qui en découlait heurtait sa nature plutôt conciliatrice (il était né sous le signe de la Balance).

Pendant l'automne qui précéda sa reprise à l'Université, il n'eut pas le temps d'approfondir sa connaissance du marxisme, car il faisait un remplacement dans une école primaire de campagne et vivait les débuts d'un amour important. Une fois en sciences politiques, il se plongea à corps perdu dans le marxisme et l'histoire du mouvement ouvrier : Rosa Luxembourg, Lénine, Trotsky, juin 1936, la révolte spartakiste, octobre 1917, la montée du fascisme, la trahison de la IIIe Internationale. Il découvrait tout cela avec passion, revivant ces moments-clé de l'histoire européenne, se familiarisant avec les débats stratégiques et les grandes figures du mouvement communiste.

Il faudrait arriver à décrire plus précisément la fascination intellectuelle qu'il éprouva alors pour le marxisme. Enfin les choses devenaient claires pour lui : l'amour chrétien ne conduisait nulle part, ce n'était que du vent, servant à masquer des intérêts de classe ! Les mécanismes complexes de l'histoire humaine devenaient évidents sous la plume de Trotsky ou de Lénine. Et il sentait aussi que l'immense mouvement historique de libération du monde ouvrier rejoignait son expérience de gosse de milieu modeste. Le cynisme et la suffisance des milieux dirigeants, incarnés à l'Uni par certains professeurs, lui devenaient toujours plus haïssables en regard de la simplicité et de l'aspiration à la dignité qu'il avait rencontrées dans son milieu au cours de son enfance et de son adolescence. Sa révolte et son adhésion au marxisme n'étaient donc pas purement intellectuelles, même si l'intelligence et le brillant de Trotsky le séduisaient particulièrement.

A nouveau, il eut l'impression d'être entraîné dans un grand courant historique. Au printemps 1971 il prit une part active à une grève de sa faculté et découvrit ses talents d'organisateur et d'"agitateur". Une imposante manifestation à Paris en mémoire de la Commune lui fit comprendre qu'il n'était pas seul : la IVe Internationale était une force respectable, pensez donc 30'000 personnes dans les rues de la capitale !

Et il fit le pas, il adhéra à la LMR.

Notons ici l'influence décisive de deux camarades d'études, l'un d'origine arabe, l'autre d'Amérique centrale. Intelligents, brillants orateurs, ils avaient partagé avec lui les luttes étudiantes et les assemblées houleuses de l'auditoire IIII ter où il avait l'impression de revivre les débats enflammés du soviét de Petrograd en 1917...

Les deux ou trois premières années de militantisme se firent semble-t-il sans problèmes importants. Il découvrait un monde nouveau, de nouveaux camarades. C'était la période des grandes manifestations de soutien au peuple indochinois,

de théâtre de rue pour dénoncer l'intervention impérialiste, de la manif' du Comptoir, etc. Sa formation politique s'étendait en lien avec ses études, qu'il acheva par un travail sur le Parti communiste suisse et les syndicats à l'époque du front unique.

La question de sa vie privée ne se posa pour ainsi dire pas, tant il était absorbé par son activité militante. Il jonglait avec les rendez-vous, les séances, les séances pour préparer les séances, les cours et les séminaires. Il trouva même le temps d'enseigner au collège de Bex et de refaire un séjour de cinq semaines à l'hôpital, sa maladie de peau ne s'arrangeant vraiment pas. Aucun doute n'effleurait son esprit quant à la justesse de son engagement : il regrettait seulement que des amis proches n'en fassent pas autant que lui en s'inscrivant au parti. Ainsi, pensait-il, le rythme dément du militantisme aurait pu baisser, la charge globale étant mieux répartie.

Cependant il ne ^{partageait} ~~ressentait~~ pas l'adhésion quasi-religieuse à l'organisation qu'il semblait détecter chez certains camarades. Mais on ne pourrait pas affirmer catégoriquement que les phrases suivantes de Milosz ne contiennent aucune vérité sur ce qu'il était à l'époque : "C'est peut-être justement à cause de cette incapacité à mettre de l'ordre dans mes problèmes personnels que, depuis plusieurs années, je me repaissais de visions de cataclysmes. Je n'empruntais aux marxistes que la croyance en un spasme de l'histoire. La catastrophe qui s'annonçait m'était douce : elle allait tout résoudre, les destins individuels perdraient leur importance et nous serions tous réduits à l'unité " (Czeslaw Milosz, Une autre Europe, Paris, Gallimard, 1964, p. 177).

Quelle part prenait-il alors au débat politique à l'intérieur de son organisation ? Il est difficile de le dire en quelques mots, car le débat politique n'était pas accessible à n'importe quel militant de base. Malgré les déclarations de principe et les statuts, tout le monde n'était pas sur le même pied dans ce parti quant à cette question. Non seulement pour avoir son mot à dire, mais encore pour que ce mot soit entendu, voire écouté, il fallait franchir de nombreux obstacles, qui étaient somme toute normaux dans un groupe où régnait le respect de "l'intervention correcte". Exprimer une réaction brute, un sentiment immédiat n'était presque pas possible. Il découvrit bientôt qu'il fallait développer soigneusement son argumentation, l'insérer dans un contexte historique et politique reconnu et accepté. Sans se l'avouer, il sentait qu'un certain rituel était requis. Mais cela ne le choquait pas parce qu'il admettait que c'était là le prix à payer pour maintenir la cohérence idéologique interne du groupe.

La présence dans sa section des "Pères Fondateurs" était à la fois traumatisante et stimulante. Comme tout le monde, il connut la peur d'être "réclamé" et l'appréhension des "Il faut Bien voir que la position du camarade signifie en fait..." (Ici là suivait le décortiquage des erreurs du camarade en question ainsi que la réponse correcte - que chacun essayait plus ou moins consciencieusement de graver dans sa mémoire ou de noter dans l'épais cahier qui l'accompagnait à chaque séance).

La formation universitaire le plaçait dans une situation favorisée par rapport à d'autres qui n'avaient pas la chance comme lui de pouvoir étudier chaque jour à l'université ce qui faisait leur passion à tous, la politique. Malgré cet avantage, on aurait de la peine à mentionner des débats importants où il joua un rôle à cette époque. Limité à son 'secteur étudiant' il n'osait pas donner son avis sur d'autres secteurs, même s'il avait des sentiments et des opinions sur ceux-ci. Par exemple, il était souvent étonné de constater que de nombreux camarades passaient les trois quarts de leur temps militant à l'intérieur de l'organisation, comme s'il ne s'agissait pas dans leur cas de convaincre d'abord et surtout ceux et celles qui étaient 'à l'extérieur' - de l'organisation s'entend. Ou encore, il avait eu de la peine à comprendre pourquoi les cellules étaient fréquemment composées de militants qui n'avaient pas grand'chose à voir avec le domaine d'intervention de celles-ci; car son expérience concrète lui avait appris l'efficacité de celui qui vit comme un poisson dans l'eau au sein de son milieu. Enfin, sa perception de l'importance de la durée en politique lui faisait mal admettre la redistribution incessante des militants d'une cellule à l'autre, justifiée la plupart du temps par des considérations à très court terme.

En repensant plus tard à ces défauts, il pensait que c'étaient ^{pour son parti,} là les péchés de jeunesse, dus à la jeunesse même des membres. Mais il s'aperçut ^{aussi} ~~aussi~~ que les dégâts ainsi causés étaient grands, voire irréparables, s'il considérait autour de lui le nombre de personnes qui avaient alors quitté l'organisation, cassées par ce type d'activité politique.

À cet égard, il ne fut pas surpris par la diffusion au sein de sa section d'une 'lettre des 23' (le chiffre n'est peut-être pas exact), qui soulevait de manière abrupte toutes ces questions de vie militante, de démocratie interne et d'accès à la parole. Il sentit confusément que le développement du mouvement féministe y était pour quelque chose, mais ne se sentit pas personnellement concerné par les attaques virulentes des '23' à l'adresse d'un certain type de militant, car il ressentait les mêmes malaises, sans avoir jamais eu l'occasion, le besoin ~~ni~~ surtout le courage de les exprimer aussi clairement que les auteurs de cette fameuse lettre.

Un observateur impartial dirait de lui qu'il tenta alors de jouer un rôle de conciliation entre les nécessités de l'organisation (continuité, cohérence interne) et les exigences existentielles des camarades soutenant la fameuse lettre. Cette situation d'intermédiaire illustre en fait parfaitement l'état de sa conscience quant aux problèmes abordés : il était sensible aux revendications nouvelles ^{alors} ~~pour~~ un autre type de travail politique, mais restait en même temps persuadé que le parti était capable de se transformer en profondeur pour assimiler les nouvelles demandes. On peut se demander si son point de vue était réaliste, ^{lorsque} l'on considère ce conflit aux termes probablement inconciliables. Mais il lui était alors impossible de trancher, tant il était persuadé qu'"en dehors du parti, il n'y a point de salut !"

Sa vie privée connaissait alors un rythme chaotique. Qu'il nous suffise de mentionner deux exemples démontrant son incapacité à vivre de manière harmonieuse. Son mariage fut une tragi-comédie : il se précipita à l'hôtel de ville, un jeudi en fin d'après-midi, lâchant à peine deux heures la machine à écrire sur laquelle il composait le mémoire de licence qu'il devait remettre deux jours plus tard... Sa mère était mourante alors qu'il tourbillonnait dans la campagne des élections nationales de 1975. Et il comprit un peu tard, le matin de sa mort, au moment où les journaux publiaient les premiers résultats électoraux, lequel de ces deux événements était vraiment important pour lui. Il ne tira cependant pas de ce choc toutes les conclusions pratiques modifiant vraiment son rapport à l'existence.

Il vivait donc dans un état où il lui était impossible d'accorder une importance au moins égale à son engagement politique et aux exigences de sa vie intérieure. Ces dernières lui apparaissaient alors plus comme une entrave que comme la condition d'une vie réelle.

L'auteur de ce conte ne peut s'empêcher, à cet instant du récit, de faire une citation :

"Il est curieux que l'homme qui est manifestement la cause, l'inventeur et le vecteur de tous ces développements (de l'histoire de l'humanité), le créateur de tous ces jugements et de toutes ces décisions (sur la même histoire), qui est le reflet du passé et le bâtisseur de l'avenir, en soit amené à se réduire au rôle de quantité négligeable. Quelle singulière affaire que cette contradiction et que cette appréciation paradoxale de l'être humain par lui-même ! Elle n'est compréhensible qu'en y voyant l'expression d'une extraordinaire insécurité de jugement; en d'autres termes, l'homme est à lui-même une énigme".
(C.G. Jung Présent et Avenir, Paris, Buchet-Castel, 1977, p. 73).

Ce serait cependant manquer à l'objectivité de ne mentionner que les aspects négatifs de sa vie à cette époque. En effet, son malaise vis-à-vis de l'organisation disparaissait au fur et à mesure qu'il y trouvait une place correspondant à ses activités réelles. Celles-ci étaient de plus en plus centrées sur le syndicat auquel il avait adhéré dès qu'il toucha régulièrement un salaire. Il s'y sentit immédiatement à sa place, car cela satisfaisait son besoin de concret, même si ce concret n'était pas spectaculaire. De plus, il éprouvait très profondément un sentiment de continuité historique en devenant partie du mouvement syndical, dont il avait étudié l'histoire pendant ses études. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant qu'un Suisse aussi peu romantique que lui se perçut plus aisément comme le "descendant" de Greulich, du Comité d'Olten ou de Platten - à qui Lénine reprochait de jouer aux cartes plutôt que de militer - que comme le petit-fils de l'Opposition de gauche en URSS ou du Trostky de Coyoacan, même s'il admirait la tenacité politique du "Vieux".

Enfin, l'organisation lui parut utile pour l'immédiat. Elle devenait autre chose qu'une nécessité historique plus ou moins bien comprise. Avec d'autres, il créa une équipe qui parvint petit à petit à rendre vie à une section syndicale qui végétait. Et il éprouva plus tard un sentiment de fierté en constatant que leur travail avait porté des fruits, puisque les effectifs de cette section étaient passés de 600 à 1'500 membres en 5 ans.

Parallèlement, il gravit les échelons de responsabilité au sein de l'organisation. Choisi comme membre du bureau du III^e Congrès en 1976, il fut élu au Comité central à ce même congrès grâce à un coup de pouce du grand chef d'alors. Il se déplaçait de plus en plus fréquemment à Berne ou à Zurich pour y suivre diverses réunions, dont l'un des effets secondaires fut de lui faire comprendre l'allemand pour la

première fois de sa vie...

Comment vivait-il alors ses fonctions de responsables ? Pas trop mal, à vrai dire. Il devenait petit à petit l'un des piliers de l'organisation dans sa ville - ce qui, on l'imagine, ne lui laissait que peu de temps pour réfléchir à sa condition d'être humain.

Une nouvelle citation :

"...l'exigence et la nécessité d'une connaissance de soi-même est impopulaire à l'extrême, elle a des relents d'idéalisme suranné, elle pue la morale et tourne en définitive autour de cette ombre psychologique, que l'on s'efforce de nier et dont, à tout le moins, personne ne parle volontiers" (Jung, idem, p. 158).

On lui demanda alors de devenir permanent politique et membre du Bureau politique. Il hésita, fut flatté, mais une sorte de sursaut inconscient lui fit confusément pressentir que cette fonction serait dangereuse pour lui. Non pas qu'il estimait inutiles de tels postes, mais il savait au fond de lui qu'une telle charge ne ferait qu'aggraver sa tendance - déjà trop présente - de s'immerger complètement dans la politique. De plus, il avait franchement peur d'être trop isolé dans la société qui l'entourait. Se dire révolutionnaire n'était déjà pas trop facile pour sa nature conciliante, mais révolutionnaire professionnel, c'était décidément trop. La séance du Comité central où il annonça sa décision ne fut certes pas de tout repos pour lui, d'autant plus qu'il avait dans un premier temps laissé entendre qu'il était d'accord. On prononça contre lui des paroles fortes, certains estimant même que ce refus - qui exprimait, il fallait bien le voir, une incompréhension des nécessités de construction du parti - allait bientôt être suivi d'une démission de l'organisation elle-même. Notons au passage que l'un de ses censeurs les plus violents, membre du DP d'alors, se voit maintenant sa prédiction réalisée, mais avec quatre ans de retard. Alors que lui-même quitta l'organisation six mois ~~plus tard~~ seulement après avoir énoncé certains jugements fort définitifs.

Il n'en continua pas moins de suivre régulièrement le CC, où il fut réélu. Même si, à l'occasion, il comprenait 'cum grano salis' ces résolutions qu'il votait malgré tout, où on pouvait lire : "Dans les syndicats, le LMR défendre...". Il savait en effet à quel point ils étaient peu nombreux dans ces fameux syndicats où ils cherchaient opiniâtrément à acquérir de l'influence. Quelquefois, ces séances du CC lui apparaissaient totalement surréalistes : il s'y disputait avec d'autres sur des virgules et des bouts de paragraphes, avec une ardeur et surtout un sérieux tels qu'un spectateur non-averti eût pu penser qu'ils étaient à la tête d'un parti d'un million de membres, attendant avec impatience l'ordre de déclencher l'insurrection finale. Pourquoi a-t-il alors si rarement exprimé ces sentiments ? Peut-être cela ne se faisait-il simplement pas. "On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu" dit la sagesse populaire.